

1^{er} janvier.

Résolutions d'usage. – Ne laisser personne s'occuper de mon bonheur. Essayer de ne pas marcher dans mes traces. Bâtir une œuvre hospitalière. Pour cela, préférer l'aventure à l'incroyable beauté des regrets. Quoi qu'il advienne, tenir le vilain monde à distance. Écrire en ne songeant qu'à mon seul plaisir (se foutre du reste, des glorioles, des cercles et des écoles) en espérant, de temps à autre, qu'il soit partagé par quelques-uns. Bref, vivre heureux.

2 janvier.

La Prima Donna. – Je l'ai croisée avant-hier – sur la promenade en bord de mer d'une station bâtie dans l'orgueil des années folles – mais il me semble qu'elle me suit partout depuis. Emmitouflée dans la dépouille d'un renard argenté (dont les pattes tressautaient sur ses hanches), elle sortait d'un hôtel de luxe en fendant en deux la foule du petit peuple. Je lui aurais volontiers prêté une liaison fumeuse avec un garçon de quarante ans son cadet – ou mieux, une de ces mélancolies balnéaires qui poussent les cœurs solitaires à boire du thé face à la mer – mais, entre la base de son nez (qui soit dit en passant brillait comme une étrave) et ses lèvres de carpe s'étendaient trois bons centimètres de chair languide. C'est beaucoup, même pour une grande perche. Sans doute faut-il y voir un signe de ralliement. Une marque de fabrique qu'elle partage avec les

femmes qui peuplent ces albums de famille du siècle dernier. Un défaut qui se perpétue dans le temps. Et qui expliquerait que j'en sois si vite venu, en m'attardant un instant sur son œil – qui n'était qu'une bille mordorée sans épaisseur, une goutte de miel épais – à me demander si cette noblesse affichée n'avait pas plus à voir avec l'obstination mutique des brebis.

3 janvier.

J'ai rêvé cette nuit d'un poème dont je ne parviens pas à me souvenir ce matin. Il n'a laissé derrière lui qu'un soupçon d'amertume. La grâce et l'illusion sont fugitives. Une chance, l'aube est douce, crayeuse, caressée par un vent de nord qui porte les goélands jusque dans les terres (je les entends qui gueulent au-dessus de la maison et mon bureau me fait soudain songer à la cabine exiguë d'un schooner). Je suis à la manœuvre : m'attendent mon prochain manuscrit – sur lequel j'avance à pas de loup –, mes petits travaux sur Céline, quelques bricoles, et ce journal de bord qui me tient à cœur. Après tout, ce poème égaré n'est qu'une vague écorchure...

J'ai achevé hier la lecture de *Semmelweis*, la thèse de médecine de Céline. Un véritable roman, remarquablement écrit en 24, et publié en 36. Je note au passage cette phrase, à la fin de sa préface : « Rien n'est gratuit en ce bas monde. Tout s'expie, le bien, comme le mal, se paie tôt ou tard. Le bien, c'est beaucoup plus cher, forcément. »

4 janvier.

Étude de mains.

La force est une marée, qui monte avec l'âge, demeure un bref instant à l'étalement. Lorsqu'elle décline, ce sont des doigts dont la

chair se retire, des veines saillantes, aux reliefs inquiétants. Ces grosses mains qui m'intéressent, pleines de cicatrices et de raccommodages, sont aujourd'hui nouées entre elles, dans le dos large d'un ancien matelot de St B. Elles racontent une histoire de sel (qu'on trouve aussi bien dans la mer que dans le sang et les larmes), de bordées et de métier perdu. Je les trouve brutalement émouvantes, quand elles se serrent ainsi, dans le franc du nordet ; s'agrippant, dirait-on, à d'invisibles bastingages, ou tentant peut-être, devant l'horizon familier, de retenir le temps qui passe.

5 janvier.

Il faisait encore nuit noire quand j'ai traversé la ville. J'écoutais Satie – la première *Gymnopédie* – et je regardais les hommes et les femmes courir sur les trottoirs de cette vieille cité ouvrière. J'ai réalisé que j'observais ce flot d'échassiers moroses comme on regarde un fleuve charrier la glace dans laquelle il s'englue et je me suis senti brutalement distant, ni au-dessus des uns, ni en dessous des autres, mais tout simplement étranger, parce qu'une part de mon âme (même au travers de ce journal de bord) demeure à jamais inaccessible à mes semblables. À l'abri dans cette carlingue qu'est l'écriture, jetant vers ces foules des regards qu'elles prennent peut-être pour hautains, il se pourrait bien que je ne fasse que traverser le monde qui m'entoure. Sans jamais y faire halte.

6 janvier.

L'hiver, ici, est une ornière : l'esprit s'y embourbe aisément. Le sang musarde. On se surprend à rêver d'une bière ambrée au coin du feu et d'un livre usé jusqu'à la corde. Mais, pour le salut des âmes, il arrive fort heureusement (comme

sur les coups de dix-sept heures, ce soir) que le ciel s'embrase. Dans les arbres crus et le gras des labours, le soleil est alors une pointe aveuglante. Cette lame dure et froide joue les tisonniers : elle fouille les nuages – des plumes d'autruche roulées dans la poudre à canon – et leur arrache – la poésie est à ce prix – une délicieuse goutte de sang.

8 janvier.

Douze morts. Difficile d'écrire aujourd'hui comme si de rien n'était, comme si nous n'étions pas face aux ténèbres.

Il a plu toute la matinée. Une crasse exaspérante. Mais, ce midi, tandis que le glas égrenait tout le malheur du monde au-dessus du parvis, alors même que la foule se tassait en silence contre les grilles de la préfecture, le soleil est revenu. Certains y ont vu un signe.

Moi, je n'ai rien vu du tout. Il est vrai que j'étais las et glacé, rongé par le dégoût et la colère comme par une lèpre. J'ai bien essayé de penser à de belles choses, à l'amour, à la vie, au vent sucré de la Toscane, aux fleurs des cerisiers et aux champs de coquelicots, à la mer, à la terre sous mes pieds, aux gens que j'aime et qui me le rendent bien mais je n'ai vu aucun signe. J'avais les yeux baissés, comme si je n'appartenais déjà plus qu'épisodiquement à cette espèce que, la plupart du temps, je ne comprends plus.

9 janvier.

Le gardien de l'aile Nord. – Il nous vient des rives de la Meuse ; d'un village maintes fois éventré. Comme s'il était pris dans des chevaux de frise, son accent traîne, s'écorche. Tandis qu'il vous entraîne avec lui dans le cimetière, tout du long de l'inspection des sépultures militaires dont il a la charge, c'est d'une

voix effroyablement poignante qu'il évoque le sort de ses aïeux, embrochés sur ordre dans l'ardeur de 1916. Et avec lui, soudain, on saisit mieux la prodigieuse intelligence des hommes dès qu'il s'agit d'aligner des croix.

10 janvier.

Le 28 janvier 51, Faulkner écrit à sa maîtresse, Joan Williams, qu'écrire, cela compte seulement si on en ressent le besoin, quand rien, rien sinon l'écriture ne peut vous apporter la paix. Tandis qu'en moi, après le fracas de ces derniers jours, galopent encore comme des milliers de chevaux sauvages, dévastant tout sur leur passage, j'écris. Je bâtis des châteaux de cartes. J'essaie de les faire tenir debout. Je ne me sens nulle part plus à ma place que sous la lampe de mon bureau. Ce cône de lumière marque les frontières d'un territoire plus vaste qu'il n'y paraît, au cœur duquel, avec un peu d'encre, un stylo à ma main et des carnets à petits carreaux, je tire pour une fois les ficelles. Je ne changerai pas le monde mais il ne me changera pas. Et la nuit peut être aussi épaisse qu'inquiétante, il est vital pour moi d'être là. Avec mon plaisir et ma liberté.

11 janvier.

En de brefs instants, parfois, il m'arrive encore de sentir en moi – qui émerge de mes eaux troubles comme l'épine dorsale d'un poisson monstrueux – une violence inouïe, dont, une minute plus tôt, je me serais cru incapable. Je me réfugie alors dans les livres. Je n'y cherche pas la vérité. Juste un peu de grâce et d'élégance. C'est peut-être aussi pour ça que j'ai beaucoup écrit depuis l'aube. En jetant un œil de temps en temps sur le tertre – tout de rouille et de cendres – d'où s'envolaient des oiseaux lents, délogés par les chiens de chasse. J'ai

travaillé lentement, en savourant chaque passage. Et parce que je voulais mettre un nom sur le sentiment qui me gagnait peu à peu, j'ai relu quelques pages de *La rivière du 6^e jour*, de Norman Mac Lean, jusqu'à retrouver cette phrase : « Nous serions sans doute, beaucoup d'entre nous, de meilleurs pêcheurs si nous ne passions pas autant de temps à guetter le moment où le monde va devenir parfait. »

12 janvier.

Pourquoi écrivez-vous ? (Je réponds au mail d'un lecteur)
« Tout s'est peut-être joué dans le secret d'une bibliothèque – dressée au cœur d'une garnison – où j'avais, à seize ans, plaisir à me réfugier. Je suis tombé sur une des chroniques que Norman Mailer signait à l'époque (dans *Actuel*, me semble-t-il) autour de la boxe. Dans celle-ci, il y était question d'un jeune émigré cubain, payé pour servir de faire-valoir à un Américain pur jus, un Texan invaincu depuis des mois. Ce combat inégal, racontait Mailer, avait bien vite tourné au massacre. Avec une sensibilité épatante, il évoquait le parcours de ce gamin. Avant de nous avouer qu'il était mort sous les coups de son adversaire. Je me souviens qu'il comparait les ultimes impacts contre le corps du gosse au bruit – je le cite de mémoire – d'une bâche dégoulinante de pluie et battue par le vent, frappant le tronc d'un arbre mort. J'ai cru les entendre à mon tour. J'étais dans la salle, avec eux. Mes frissons étaient l'œuvre d'un sorcier.

C'est ce que j'essaie de faire depuis, simplement transmettre une émotion, à travers le temps et l'espace. Être à ma façon, un petit sorcier...

13 janvier.

Œil ouvert sur le quai. – Dans une foule, je distingue, au-dessus d'une épaule inconnue, cet iris épatant, au cœur duquel ne cesse d'éclorre une petite fleur de bruyère. On y trouve des reflets d'ardoise et de fer. La vie bat là-dedans comme sur une enclume. La vie et rien d'autre.

14 janvier.

Ce soir, le vent a les dents longues. Il les affûte sur les pierres. C'est un hurlement à ras de terre mais je l'ai dans le sang. J'ai grandi avec. Il est une part de ma force.

Pour cette bibliothèque – où l'on m'attend chaque année – j'ai choisi (par élégance, peut-être, mais surtout parce que blesser m'insupporte autant que d'avoir à convaincre) d'évoquer, plutôt que Céline, Jack London. En avril, je retrouverai cet épatant gaillard et tracerai de lui un portrait forcément inexact. Je n'oublie pas cette phrase juste et superbe de Norman Mac Lean, dans *La rivière du 6^e jour* : « Ceux avec qui nous vivons, qui nous sont proches et que nous sommes censés connaître le mieux sont ceux qui nous échappent le plus. » À défaut de décortiquer Jack London, j'essaierai – c'est la moindre des choses – de lui rendre un peu de ce qu'il m'a donné.

15 janvier.

S'emparer des couleurs du jour. L'aube, après la tourmente, est une fille de salle, braque et décoiffée. Dans les arbres nus, comme à bout de souffle, les oiseaux ont un peu de fer dans la gorge. Cette nuit, j'ai bien avancé mon travail et mis de l'ordre dans ma feuille de route. Je sais où je vais. C'est maintenant le moment d'ouvrir un bouquin et de se caler dans un fauteuil en

écoutant le vent, avec ses flancs de chien maigre et sa langue pendante, renifler sous la porte. Je sais où je vais.

16 janvier.

De retour chez moi, sous ma lampe. Un feu dans la cheminée, un petit bordeaux de derrière les fagots. Concerto d'Aranjuez, l'adagio : baroque, plein de lourds drapés, sous lesquels pointe la nostalgie. Je travaille sur *Le Bunker*. Je façonne peu à peu mon personnage. Il pourrait s'appeler San Marco. Le lion. Il me plaît : plus je m'avance vers lui, plus il m'échappe. C'est comme d'explorer une grotte avec une torche. Ce que la lumière révèle brusquement, à un endroit précis, c'est toujours au prix de l'obscurité dans laquelle elle abandonne tout le reste. Ce jeu d'ombres est mieux qu'une glaise. J'adore ça. Sans oublier ce que je suis, ce que nous sommes : donner chair à du vent...

17 janvier.

Balade en bord de mer, sous l'œil goguenard des villas du grand siècle. Quand l'orgueil des tourelles se découpe sur fond d'azur, les promeneurs ficelés dans le vison et l'astrakan sont d'une férocité exemplaire. À la sortie d'une galerie d'art, accoudé au mur, un homme tient en laisse un chien dont la robe est très précisément de la même teinte que son costume, de ce gris cendre un peu snob censé, ici-bas, vous éloigner du commun des mortels. Dont, décidément, je suis.

18 janvier.

Pluie, du matin au soir. Tout le pays est une laine humide, dont les brins s'accrochent aux arbres noirs. J'ai plongé un long

moment dans la correspondance de London avec ses deux filles. J'ai découvert un père rugueux ; cinglant, parfois. Peinant à joindre les deux bouts. J'essaierai dans les jours qui viennent de me glisser dans cette faille.

Ultime relecture du polar. Je lui fais en quelque sorte mes adieux. Je ne le relirai plus. Par nature, je me soucie davantage du prochain pas que de l'empreinte du précédent ; et bien plus encore du manuscrit en cours que des livres écrits.

Je regarderai en arrière plus tard.

21 janvier.

Saint-Exupéry/chronique pour magazine.

Toutes ses photos racontent la même histoire. Qu'il émerge tout juste du cockpit de son zinc éraflé ou qu'il soit en galante compagnie, sur une banquette de la *Brasserie Lipp* ; qu'il tienne dans ses bras son épouse – la belle et fantasque Consuelo – ou qu'il se penche au-dessus du *Zippo* d'un pilote de chasse, il est question d'un homme qui fut tout à la fois écrivain, aviateur, et dont le nom, de Buenos Aires à Cap Juby, continue de claquer comme un étendard.

Saint Ex.

Il est à lui seul toute l'aventure de l'Aéropostale, de la compagnie *Latécoère* et de ces routes ouvertes de justesse, en se fiant aux étoiles, au travers des sables du Sahara ou des montagnes de la Cordillère des Andes. Si ses livres, de *Courrier sud à Vol de nuit*, m'ont longtemps accompagné, c'est qu'ils témoignent d'une époque où le risque s'alliait à l'élégance pour forger les légendes de Mermoz et de tant d'autres, dont le souvenir continue de planer sur les nuits bleues du désert. Je n'ai qu'à prononcer son nom, Antoine de Saint-Exupéry, pour qu'à l'instant, sentant monter jusqu'à moi les odeurs d'huile chaude et de cambouis de son coucou, il me vienne des envies d'épopées et de littérature.

Je me le figure parfois, juste avant qu'il ne disparaisse, en ce matin du 31 juillet 1944, cibiche au bec, le col de son cuir soigneusement rabattu, rejoignant sur la piste son *Lookeed P-38* dont la carlingue, inclinée vers l'horizon qui la réclame, semble parcourue de frissons. Je crois deviner, sous la carrure mafflue, la silhouette étourdie du jeune cancre qu'il était et dans laquelle je me retrouve, trait pour trait. Et si je tends alors l'oreille, c'est que je veux croire qu'avec un peu de chance, je l'entendrais, juste au-dessus de moi, braver une fois encore le ciel désespérément vide.

22 janvier.

Le toubib aux épagneuls. – Mes chiens ? Ceux-là ne m'emmerdent pas avec leurs douleurs, leurs états d'âme. Que je sente le camphre, l'alcool ou la graisse à fusil, ils s'en foutent. De moi, ils n'attendent qu'une caresse ou un morceau de barbaque. Ils n'espèrent ni consentement ni guérison. Regarde-les. Ils ne savent pas qu'ils vont mourir. C'est peut-être pour ça qu'ils sont sincères...

23 janvier.

Client de la table 6, Grand Café de Paris. – Il serait (dit-on du bout des lèvres) le fils d'un haut personnage, d'une sorte de grand d'Espagne dont le nom n'a pas, que je sache, laissé de trace dans le marbre. Sa lèvre inférieure est une proue luisante d'orgueil, de suffisance et ses yeux des loupiotes dont la mèche baigne dans le suif. Chaque jour, il vient jusqu'ici pour corrompre sa chair au long d'interminables déjeuners dont il profite pour refaire – en pire – un monde qui lui a déjà beaucoup souri. Sans doute sera-t-il moins surpris par la mort elle-même – quand elle s'abattra sans prévenir – que par le culot dont elle aura fait preuve en s'attaquant à lui.